

Bulletin d'histoire politique

Chronique

Bernard Dansereau



Volume 7, numéro 2, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060327ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060327ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dansereau, B. (1999). Compte rendu de [Chronique]. *Bulletin d'histoire politique*, 7(2), 128–132. <https://doi.org/10.7202/1060327ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chronique du mouvement ouvrier politique

•••

Bernard Dansereau

Université de Montréal et codirecteur du Dictionnaire
biographique du mouvement ouvrier québécois

Parutions récentes

Au cours des derniers mois, plusieurs ouvrages sont sortis des presses des éditeurs dont le contenu apporte un éclairage nouveau sur des aspects qui intéressent le mouvement ouvrier politique. Ces textes abordent des questions très différentes, mais ils ont tous en commun d'être d'actualité.

Martin Robin, *Le spectre de la droite. Histoire des politiques nativistes et fascistes au Canada entre 1920 et 1940*, Montréal-Paris, Balzac-Le Griot éditeur, 1998, 306 p. (Version française de *Shades of Right*, 1992, University of Toronto Press). Traduction de Hélène Rioux et Christine Lavaille.

L'ouvrage de Martin Robin, publié originellement en anglais en 1992, décrit les diverses manifestations de la droite canadienne dans l'entre deux guerres. Si l'actualité de l'étude du fascisme n'est pas à démontrer, il n'en demeure pas moins que l'épithète «fasciste» est amplement galvaudé, notamment pour qualifier la société québécoise des années vingt, trente et quarante. D'Esther Delisle à Pierre Asselin en passant par Filippo Salvatore, de nombreux intellectuels, n'hésitent pas à s'inscrire dans cette voie. Notons que les porte-parole de la communauté juive sont parmi les plus réticents à utiliser cette épithète. La communauté juive a eu à subir les politiques des gouvernements fascistes, ce qui n'est pas le cas de nombreux autres citoyens qui n'hésitent pas à qualifier de «fasciste» les politiques qui ne font pas leur affaire.

Le texte de Martin Robin a le mérite de décrire les diverses organisations de la droite canadienne. La recherche de Robin déborde les cadres des organisations proprement fascistes et englobe les divers courants de droite politique, du Ku Klux Klan, aux partisans de l'exclusivisme ethnique (*nativism*), aux groupes qui se réclament proprement du fascisme ainsi que les excroissances des gouvernements allemand et italien au Canada.

À la lecture de Robin, on s'aperçoit que des courants différents ont pris racine dans diverses régions canadiennes, comme le KKK qui s'est surtout implanté dans les provinces à majorité anglophone. Évidemment ses

attaques contre les catholiques limitaient ses chances de percer dans la province francophone du Québec. Des sections du KKK ont essaimé en Ontario, au Manitoba, en Alberta et en Colombie-Britannique, mais c'est surtout en Saskatchewan qu'il a connu ses plus grands succès.

L'organisation du fasciste canadien Adrien Arcand occupe une place importante dans l'œuvre de Robin (une photo d'Arcand illustre d'ailleurs la page couverture). Ainsi Robin nous raconte l'aventure d'Arcand et de ses nombreuses créations: l'Ordre patriotique des goglus en 1929, le Parti national social chrétien en 1933, et le Parti de l'unité nationale. Disciple d'Adolph Hitler et du national-socialisme allemand, Arcand ne cache pas sa filiation idéologique pas plus que sa conception résolument fédéraliste du Canada. Ses liens avec les politiciens conservateurs du pays, que ce soit le Premier ministre R. B. Bennett ou le maire de Montréal, Camilien Houde, apportent un éclairage nouveau sur le développement des idées «de droite» au Canada. Enfin, un autre groupe québécois dans la mouvance fasciste, la Fédération des clubs ouvriers de J. Anacleto Chalifoux est également étudié par Martin Robin. Le lecteur pourra alors constater la très faible attirance des travailleurs envers les organisations d'obédience fasciste. Si en Allemagne, en Italie, en Espagne et au Portugal, les fascistes avaient réussi à encadrer les travailleurs, force est de constater qu'au Canada et au Québec, il n'en fut rien.

En définitive, l'ouvrage de Robin démontre que les groupes fascistes ne se limitaient pas aux frontières du Québec ou aux Canadiens français. De nombreuses organisations fascistes ont essaimé au Canada dont l'importance varie de l'une à l'autre. Citons-en quelques-unes: la *Swastika Association of Canada*, le *National State Party*, la *Canadian Union of Fascists*, le *Canadian National Party*, la *Praetorian League of Canada*, la *National Union of Fascists*, etc., etc. Ainsi l'ouvrage de Robin apparaît comme un pavé dans la mare de ceux et celles qui décrivent le Québec de l'entre-deux-guerres comme intolérant et fasciste face à un Canada libéral et démocratique. Avec un portrait beaucoup plus nuancé, *Le spectre de la droite* nous permet de relativiser cette thèse.

L'ouvrage de Martin Robin est loin de clore le débat sur la présence et l'importance des organisations de droite au Canada et au Québec. De nouvelles recherches devront intégrer les informations dévoilées par l'ouverture des archives de la GRC, archives auxquelles Robin n'avait pas accès au moment de sa recherche.

Pierre Anctil, *Tur Malka. Flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise*, Sainte-Foy, Éditions du Septentrion, 1997, 204 p.

Dans un autre registre, Pierre Anctil aborde dans ce livre certains aspects de la communauté juive, celle qui fut l'objet majeur des attaques des groupes

de droite au Canada et dont l'antisémitisme fut un des thèmes majeurs. L'ouvrage de Pierre Anctil constitue un recueil de ses principaux textes publiés durant une quinzaine d'années. Sa connaissance du yiddish, langue parlée par la communauté juive montréalaise au début du siècle, lui a donné accès à une information demeurée inaccessible aux chercheurs francophones et anglophones.

Les trois premiers chapitres (des articles publiés antérieurement) font état de la situation des Juifs montréalais. Anctil y aborde la réalité juive de Montréal à l'époque de la grande immigration juive sous l'angle de l'héritage est-européen, des réseaux d'institution et des écoles, ainsi que des différences à l'intérieur même de la communauté.

Dans les trois chapitres suivants, il trace le portrait et le cheminement de trois individus qui, de façon différente, ont contribué au rapprochement entre Juifs et Francophones au Québec — thème cher à Pierre Anctil: Hannaniah Meir Caiserman, A. R. Klein et André Laurendeau. Caiserman, longtemps un pilier du Congrès juif canadien, a fortement contribué à l'essor de la littérature en langue yiddish à Montréal. Pour sa part, le poète A. R. Klein, sensible aux réalités du Québec et du Montréal qu'il fréquente, représente à la fois un certain judaïsme militant et une volonté de compréhension de la communauté francophone. Enfin, Anctil nous présente André Laurendeau, un de ceux qui ont compris la place qu'occupent les immigrants au Québec et la nécessité pour les Québécois de se saisir de cette réalité et d'accueillir les immigrants dans un Québec à bâtir.

Finalement, les trois derniers chapitres de l'ouvrage cherchent à sensibiliser les lecteurs à certaines réalités juives. Le lecteur est amené à comprendre comment la communauté juive cherche à préserver une langue et une identité spécifique. Anctil aborde notamment les pratiques religieuses, la question linguistique et quelques-unes des caractéristiques de la culture juive comme la nourriture kachère.

À la fois, historiques, sociologiques et actuels, ces textes de Pierre Anctil posent la question de la place d'une communauté fortement organisée dans une société nouvelle. Anctil explique les origines de la communauté juive, rappelle son fondement proprement ouvrier et nous incite à poursuivre la recherche dans un esprit d'ouverture et de compréhension.

Craig Heron (dir.), *The Workers' Revolt in Canada, 1917-1925*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, 382 p.

Craig Heron réunit dans ce recueil six textes d'auteurs différents en plus de l'introduction et de la conclusion qu'il signe lui-même. Ce recueil est axé sur la période la plus dramatique et la plus exaltante de l'histoire ouvrière canadienne — pour ne pas dire mondiale — soit celle de l'après Première Guerre mondiale.

La révolte ouvrière au Canada s'inscrit dans le vaste mouvement de contestation ouvrière qui conteste le pouvoir de la bourgeoisie dans la majeure des pays capitalistes, appelle à l'insurrection armée et culmine par la prise du pouvoir par les bolcheviques en Russie et durant quelques temps en Bavière et en Hongrie. Si la grève générale de Winnipeg de 1919 illustre la révolte ouvrière canadienne, partout ailleurs au pays des ouvriers et des ouvrières se sont levés pour revendiquer leurs droits, s'organiser en syndicats, et en groupes politiques et, ultimement, contester l'ordre établi. La répression gouvernementale alliée au conservatisme de la plupart des syndicats de métiers fut sévère et réussit à contenir le mouvement ouvrier dans des voix légales et peu dangereuses pour le pouvoir de la bourgeoisie canadienne.

Chacune des régions canadiennes fait ici l'objet d'un chapitre. Ian McKay et Suzanne Morton brossent le portrait du mouvement ouvrier dans les Maritimes. Leur étude est suivie de celles de James Naylor sur le sud ontarien, de Tom Mitchel et James Naylor sur les prairies et d'Allan Seager et David Roth sur la Colombie-Britannique. Greg Heron et Myer Siemiatycki ont pris soin de réunir dans un premier chapitre les considérations générales sur la période. Ils abordent la période de la guerre et le rôle du gouvernement qui intervient de plus en plus résolument. Ils traitent de la contestation sociale lors des élections de 1917 et identifient les causes de la révolte ouvrière qui prend ses racines dans les années de guerre et culmine en 1919. Cette mise en contexte à l'avantage de permettre aux autres rédacteurs de se concentrer sur l'analyse de leur région et évite les nombreuses redites si fréquentes dans ce genre de recueil.

Le mouvement ouvrier québécois est abordé par Geoffrey Ewen qui vient de déposer sa thèse de doctorat à l'Université York. Dans son article, Ewen reprend l'analyse et les conclusions qui jalonnent sa thèse. L'obstacle majeur à un mouvement ouvrier que pose la fragmentation de la classe ouvrière québécoise est au cœur de son analyse. Selon lui, trois niveaux de fragmentation caractérisent le mouvement ouvrier québécois. Une division régionale où Montréal occupe une place prédominante, une répartition ethnique marquée par une concentration dans la région montréalaise des groupes non francophones et une division occupationnelle, marquée elle aussi par une distribution ethnique différenciée.

Cette réalité n'empêche pas les travailleurs montréalais de faire partie du même mouvement de contestation sociale que les autres travailleurs. Ewen élabore sur un renouveau du militantisme inspiré par des mouvements de travailleurs de la base (*rank and file movement*). Il se sert des grèves de Canadian Vickers en 1916, des mineurs de Thetford Mines et du vêtement de 1917, ainsi que de l'organisation des travailleurs de la construction navale, regroupés dans la *Marine Trade Federation*, et des employés municipaux et les

travailleurs du tramway, pour illustrer son propos. L'organisation syndicale qui connaît certains succès dans le secteur industriel — salaisons, caoutchouc, *Dominion Textile Co.*, industrie du vêtement pour dames et buanderies — ainsi que dans de nombreux services — employés municipaux, camionneurs, travailleurs du gaz, marins renforce sa démonstration.

Ce mouvement de révolte ouvrière, qui s'exprime notamment par un fort contingent de grèves, dénombre deux fois plus de victoires que de défaites. Ce bilan est toutefois quelque peu trompeur, car les victoires sont obtenues dans les petits conflits alors que lors des grèves majeures, la situation est différente et moins encourageante. Un élément de cette tactique réside dans les recours aux tribunaux et l'utilisation de plus en plus fréquente des injonctions. Pour les travailleurs, cette offensive signifie des baisses de salaires et la disparition de certains syndicats.

La révolte ouvrière au Québec se trouve limitée par l'incapacité des ouvriers de proposer une voix unie au niveau politique. Selon Ewen, plusieurs facteurs expliquent cette inaptitude. Premièrement, les orientations idéologiques sont définies selon des clivages ethniques. Les Canadiens français pencheraient vers le travaillisme alors que le socialisme serait l'apanage des travailleurs anglo-celtiques et des immigrants. En second lieu, le travaillisme implique la séparation du politique et de l'économique. Les conséquences se feront amèrement sentir lorsque l'OBU — One Big Union — contestera le syndicalisme de métier. Les militants de l'OBU devront, en plus de combattre les dirigeants des syndicats de métier, s'opposer aux travaillistes qui à l'intérieur du Parti ouvrier rejettent le syndicalisme industriel au profit de pressions politiques. Car finalement, selon Ewen le travaillisme se caractérise au Québec par des liens privilégiés avec le Parti libéral.

Finalement, la révolte ouvrière de l'après-guerre au Québec ressemble à celle du reste du Canada. Elle procède d'un même désir de s'organiser en syndicats, d'un même désir de former des conseils conjoints, d'une même propension à la grève et d'une même volonté envers la grève générale. Toutefois, les divisions de la classe ouvrière sont un obstacle à la formation d'un mouvement ouvrier unitaire.

Voici donc trois ouvrages qui améliorent notre compréhension de la réalité canadienne et québécoise. Chacun sur son terrain précise des analyses et montre à la fois des pistes nouvelles de recherches en permettant de tenir compte du contexte général d'une époque, ainsi que des spécificités propres au Québec.